



NOTES SUR LES SAUVAGES DU CANADA.

PAR M. ALPHONSE GAGNON, de Québec.

Il, y a à peine quelques années, un voyageur abordant les rives du Saint-Laurent, était tout étonné de ne rencontrer sur son passage que des Blancs civilisés, au lieu de la race aborigène qu'il s'attendait d'y voir. Ce n'est plus, en effet, comme aux temps de Cartier et de Champlain, et il faut aujourd'hui aller loin dans le nord, et plus loin encore vers le nord-ouest, pour y retrouver des tribus sauvages ne vivant que de chasse et de pêche, comme leurs ancêtres, les premiers maîtres du sol d'Amérique.

La population aborigène du Canada compte encore quelque 108,261 représentants (statistiques de 1911). Ces Sauvages sont répartis par groupes plus ou moins nombreux par tout le Dominion. C'est la Colombie Anglaise qui en possède la plus forte proportion, soit 24,581, tandis qu'Ontario n'en contient que 22,496, et Québec 11,462. Cette statistique accuse une faible diminution sur celle de l'année précédente; cependant la statistique des dernières années n'indique pas que la race indienne est en voie de disparaître: si elle n'augmente pas sensiblement, du moins elle se maintient, malgré les obstacles provenant des rigueurs des hivers et de tout ce que peut offrir de précaire la vie nomade de chasse et de pêche que mènent encore quelques bandes de ces vieux possesseurs du sol.

Mais les Sauvages du Canada ne sont pas tous des incivilisés et des coureurs des bois. Au contraire, la plupart d'entre eux, grâce à la protection que leur accorde le gouvernement, sont aujourd'hui établis sur des "réserves," en communautés régulièrement organisées, prenant contact avec la civilisation, vivant temporairement ou en permanence à l'état sédentaire, soit du produit du sol, soit de ceux de divers métiers auxquels ils s'adonnent, ne travaillant souvent, il est vrai, que juste assez pour gagner leur vie, sans trop se soucier du lendemain. Tous semblent étrangers à l'ambition d'accumuler. L'attention bienveillante des autorités s'étend ainsi sur presque tous les aborigènes du Canada; quelques groupes épars dans les régions extrêmes échappent seuls à toute surveillance directe. Toutefois la politique du gouvernement n'est pas de les faire vivre, mais de les aider pour les mettre en état de subsister par eux-mêmes. Malheureusement, les Sauvages n'ont pas la continuité du labeur, la persévérance, l'intelligence des moyens qui font le succès

Ils se livrent à trois sortes d'occupations principales, savoir : l'agriculture et son complément l'élevage, la chasse et la pêche, appelées ressources naturelles, et à d'autres travaux variables. On peut dire d'une manière approximative que les proportions sont à peu près égales; soit 37 pour cent se livrent à l'agriculture, autant aux industries naturelles, et le reste, ou 26 pour cent, à diverses occupations, mais cette répartition n'est pas absolument exacte et les rôles sont intervertis en raison du voisinage des groupes.

Les recettes totales provenant de ces principales classes d'occupations se chiffrent comme suit : Agriculture, \$1,459,962.46; Bœuf, \$236,753.36; Gages, \$1,540,021.10; Industries diverses, \$852,944.63; Pêche, \$691,629.60; Chasse, \$819,424.25.

Le tableau suivant indique l'étendue de terrain mis en culture dans les diverses provinces du Dominion en l'année 1911 :

Ontario	16,618 acres
Québec	4,740 "
Nouvelle-Écosse	233 "
Nouveau-Brunswick	460 "
Île du Prince Edouard	62 "
Colombie Anglaise	9,039 "
Manitoba	7,447 "
Saskatchewan	14,562 "
Alberta	5,266 "
Territoires du Nord-Ouest	123 " (partie de)
Total	58,550 acres

ou une augmentation de 4,184 acres sur l'année 1910.

Le revenu sur les produits agricoles pour l'année 1911, est évalué à \$1,460,462.46, soit une augmentation de \$85,647.46 sur celui de l'année précédente. C'est surtout dans les nouvelles provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta que les Sauvages ont fait le plus de progrès en agriculture, lequel peut être attribué à la fondation des écoles industrielles, où les jeunes garçons reçoivent un enseignement propre à leur inspirer le goût du travail et les habitudes de la vie sédentaire. Aussi, sur les réserves agricoles du Manitoba et du Nord-Ouest, le rapport de 1907 constatait que les " Sauvages seraient bientôt en état de subvenir à leurs propres besoins. Dans beaucoup d'agences le seul secours que l'on donne maintenant consiste à aider les gens à commencer les cultures et à pourvoir aux besoins de ceux que l'âge et les infirmités ont rendu incapables de travailler." Bien conseillés et dirigés, la plupart d'entre eux deviennent de bons agriculteurs. M. Graham, parlant des Cris, est tout fier de proclamer " qu'aucun groupement blanc n'a fait autant de progrès que ces jeunes gens." L'agent d'une bande cite le fait suivant : " Il y a une grande amélioration dans l'ameublement des maisons. Il y a

une machine à coudre, des tapis, des horloges, des buffets, des chaises, de la tapisserie et des gravures sur les murs dans presque toutes les maisons, des orgues même et autres instruments de musique dans plusieurs autres . . . ils abandonnent petit à petit l'ancienne manière de vivre des Sauvages."

Les femmes, par la cueillette des fruits et la fabrication d'articles de fantaisie, gagnent leur vie et aident à maintenir la famille, qui vit dans un bien-être relatif.

Le gouvernement ne néglige aucun moyen d'assurer le bien matériel et moral des Sauvages. Il a créé un département ou une branche du service public dont la fin est de s'occuper exclusivement de tout ce qui les concerne. Ce département dispose d'un budget particulier, et nomme des fonctionnaires ou agents chargés de veiller aux intérêts de chaque groupe, et d'adresser tous les ans un rapport au surintendant des affaires des Sauvages.

Inutile d'ajouter que le gouvernement favorise de tous ses efforts les progrès de l'enseignement parmi les Sauvages.

Puissamment secondé sous ce rapport par les ministres des différentes communions établies au pays et les différents corps enseignants, des écoles ont été fondées partout où cela était possible. On apprend aux enfants à lire et à écrire, avec le catéchisme et un peu de grammaire et d'arithmétique.

En général les parents s'intéressent beaucoup à l'éducation de leurs enfants. Les Sauvages du Canada ont maintenant 324 écoles, dont 251 ordinaires, 54 pensionnats et 19 écoles industrielles, qui donnent des résultats d'une nature encourageante, car les Sauvages réussissent très bien dans les travaux de vannerie, la menuiserie, la cordonnerie. Ce sont là les principaux métiers qu'on enseigne aux petits garçons. Les filles apprennent à faire la cuisine, à laver et repasser, à coudre, à confectionner des vêtements, etc. Elles s'adaptent plus facilement que les hommes, sous la direction de leurs maîtresses, notamment des sœurs ou religieuses dévouées qui les forment. À l'école de l'île Kupor (Colombie Anglaise), "les filles ont fait des progrès extraordinaires dans la couture. Elles sont très attentives à leur ouvrage et sont très habiles dans la couture à la main et à la machine, la confection des robes, la broderie au crochet, le tricotage, le raccommodage et le ravaudage."

Le nombre des élèves inscrits durant l'année s'est élevé à 11,190, dont 5,607 garçons et 5,583 filles. Ce chiffre, comparé à celui de l'an dernier, accuse une augmentation de 565 élèves. L'assistance moyenne totale a atteint 60.44. Les écoles ordinaires ont été fréquentées par 7,348 élèves, les pensionnats par 2,269 et les écoles industrielles par 1,573. Le gouvernement d'Ottawa a fondé plusieurs de ces écoles industrielles à St.-Boniface (Manitoba), à Qu'Appelle, à Calgary et autres endroits du Nord-Ouest. "Un autre article du programme des études de ces écoles industrielles," dit Sir A.-B. Routhier (*De Québec à Victoria*), "est la musique, et c'est ce que les enfants sauvages apprennent le plus facilement. Les corps de musique qu'ils ont organisés à Qu'Appelle, à Calgary et dans la Colombie, réussissent vraiment très bien, et nous avons été charmés de les entendre. On assure en même temps que ces études exercent une heureuse influence sur les

caractères." Le rapport de l'inspecteur des écoles catholiques des Sauvages du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta pour 1911, cite le pensionnat Ermineskin, à Hobben, Alberta, où les garçons ont une fanfare et où un cercle de jeunes filles étudie la mandoline. "J'ai eu le plaisir de les entendre," ajoute l'inspecteur, "et j'ai été charmé de la manière dont ils jouaient." On peut, d'ailleurs, en dire autant de plusieurs autres pensionnats, celui de St.-Albert, dans l'Alberta, de St.-Anthony, province de la Saskatchewan, etc.

M. le Surintendant du Bureau de l'Éducation des Sauvages, dans son rapport de 1911, a donc bien raison de dire que "les Sauvages d'aujourd'hui sont bien différents de ceux d'il y a dix ans. Ils sont au courant de ce qui se passe dans le monde extérieur tout aussi bien que les Blancs. Il n'y a guère de famille où au moins un de ses membres ne puisse lire le journal. On peut voir une couchette en fer, une table, des chaises, une chaise berçante dans beaucoup de logis. Parmi les Sauvages 'gradués,' il n'est pas rare d'en rencontrer qui reçoivent un journal quotidien ou une revue qui les aide à passer les longues soirées de l'hiver. Quelques-uns se paient même le luxe d'un orgue, et peu à peu le type ordinaire de la maison de campagne remplace la hutte de bois rond ou de boue.

"La diffusion générale des connaissances parmi les Sauvages établis sur les réserves, les rend plus aptes à comprendre les lois du pays et leur inculque le respect de l'autorité. Le sentiment de leur individualité les porte à se défaire de l'idée de tout posséder en commun, et, d'année en année, nous les voyons prendre, à côté des Blancs, une part plus active à la lutte de l'existence. Lorsque nous songeons à la vie nomade que les Sauvages du Canada occidental menaient encore il y a quarante ans, et qu'en 1910 le profit net de leur travail s'élevait à plus d'un demi-million de dollars, on ne peut mettre en doute l'effet moralisateur de l'éducation. Ce progrès nous permet d'espérer de faire du Sauvage un homme qui saura se suffire à lui-même."

Jusqu'ici l'expérience a démontré que les Sauvages tirent plus de profit de l'enseignement industriel que des écoles de savoir général proprement dites. On cite cependant des jeunes gens, parmi nos aborigènes, qui suivent les cours d'écoles supérieures. Deux des membres de la réserve des Sauvages des Six-Nations, à Brantford, province d'Ontario, suivaient, il y a deux ans, les cours de l'université de Toronto. Un autre faisait des études théologiques au collège Albert, Belleville. Le Rév. E. Matheson, directeur de l'école industrielle de Battleford, Saskatchewan, dans son dernier rapport (1911), mentionne que deux élèves de cette école, après avoir suivi les cours du Collège St.-John, ont été ordonnés ministres du culte. Un autre a pris ses degrés de bachelier ès arts dans l'université du Manitoba. Son rapport sur les progrès des jeunes filles n'est pas moins remarquable. La plupart de celles qui, depuis quelques années, ont laissé l'école, sont mariées, quelques-unes avec des Blancs, et font de bonnes femmes de ménage. L'agent des Abénaquis, de St.-François, province de Québec, écrivait dans son rapport de 1907: "Tous ces Sauvages peuvent lire et écrire, et beaucoup d'entre eux ont fait un cours d'études

classiques dans un collège ou autre institution de hautes études. Ils sont, ajoutait-il, aussi civilisés que le reste de la population environnante. Du reste, ils ont tous, plus ou moins du sang blanc dans les veines."

M. Ernest Gagnon, dans ses *Feuilles Volantes et Pages d'Histoire*, publiées en 1910, raconte le fait suivant, exemple typique de l'évolution accomplie depuis deux siècles par certaines tribus aborigènes :

"Il y a quelques années, dit-il, un Huron des bords du lac Érié vint faire visite aux descendants des familles décimées de la tribu qui furent conduites, vers 1650, par le Père Paul Ragueneau, dans le voisinage de Québec. C'était un beau jeune homme au regard d'aigle, aux cheveux très noirs, qui parlait exclusivement l'anglais. À Lorette, il fut l'hôte du 'guerrier' Paul Picard—TsaSenhohi—qui lui, parlait le français et l'anglais, mais savait à peine quelques mots de la langue huronne. Après les premiers épanchements, le Huron de la province d'Ontario finit par dire qu'il était avocat.

"Et moi, repliqua 'TsaSenhohi', je suis notaire.

"J'ignore si, en cette circonstance, ajoute M. Gagnon, on fit résonner les chichigouanes¹; je sais seulement que, dans le salon du guerrier notaire, il y avait un piano."

On ne réussira pas sans doute à régénérer ainsi toute la race sauvage, car une partie des peuplades, vivant en dehors des réserves, disparaîtra probablement sans avoir pu s'adapter.

D'autres, songeant toujours aux gloires d'autrefois, ne peuvent se résigner à admettre comme permanent et définitif l'état actuel des choses. "Un jour viendra, répètent encore aux jeunes gens quelques vieux chefs Cris et Pieds-Noirs, où les Blancs disparaîtront, et où les buffles sortiront de terre." Quoi qu'il en soit, les efforts qui se font actuellement pour le relèvement de la race autochtone sont dignes des plus sincères félicitations et des encouragements. N'oublions pas, toutefois, que le succès sera toujours en proportion de la fidélité que nous apporterons nous-mêmes à nous inspirer des principes chrétiens et à conformer notre conduite aux enseignements de l'Évangile, seules sources de vie pour les peuples comme pour les individus. Aujourd'hui comme autrefois, ce qu'il faut craindre le plus pour les Indiens est "l'eau de feu," et, malheureusement, il y a des Blancs soi-disant chrétiens qui ne se font aucun scrupule de leur vendre de la boisson, ce qui fait qu'ils contractent un vice presque irrémédiable: l'intempérance. "Les Micmacs de Ristigouche, disait en 1910 le R. P. Pacifique, leur missionnaire, ne diminuent pas, mais il faut avouer, hélas! qu'ils n'augmentent pas; les familles seraient assez nombreuses; les mères de dix enfants ne sont pas rares, mais la mortalité infantile est considérable. La phthisie et l'alcool sont les grands ennemis des Sauvages, surtout parce qu'ils ne savent pas les combattre par l'hygiène et par

¹ Le *chichigouane*, corne de bœuf ou de bison remplie de petits cailloux, était un instrument dont s'accompagnaient les Sauvages dans leurs chants ou leurs danses. On comprend qu'un semblable instrument était plus bruyant qu'harmonieux.

une bonne alimentation.¹ La passion des Sauvages pour les boissons enivrantes, dit M. Pedley, l'assistant-surintendant au Département des Sauvages, dans son dernier rapport, est le grand obstacle qui s'oppose à leur progrès moral.

Il convient, toutefois, de faire remarquer ici que la question de l'hygiène n'est pas négligée par les autorités, et le Bureau d'Éducation du département voit à ce que les livres de lecture en usage dans les écoles des Sauvages soient rédigés de façon à inculquer aux enfants des notions hygiéniques qui, plus tard, sont mises en pratique et améliorent sensiblement leur condition.

Les notes qui précèdent sur les Sauvages du Canada paraîtront peut-être d'un intérêt secondaire aux personnes déjà aux faits des choses du pays; mais étant donné le caractère international de nos congrès, ces renseignements sur le mouvement de la population sauvage, sur la condition économique, morale et intellectuelle de ces peuplades à l'heure actuelle et sur l'action bienfaisante de la religion et du gouvernement à leur égard, peuvent ici trouver leur place et être donnés non sans quelque utilité.

¹ "Les Micmacs, répandus le long de la côte du nord-est, sur l'Atlantique, furent les premiers de tous les Indiens d'Amérique à venir en contact intime avec les blancs. De nos jours, c'est la seule tribu de toute l'Amérique qui ait maintenu la chiffre de sa population. Elle compte autant de membres que lorsque les Européens les virent pour la première fois." (Article de M. James-M. Clarke dans la *Revue canadienne*, publiée à Montréal, livraison de mars 1912.)

[Reprinted from the *Proceedings of the XVIII. International Congress of Americanists.*]

